

**Gábor CSÍKY**

**Quelques aspects de la religion de Chateaubriand :  
de l'exotisme américain au perfectionnement de la société**

Selon le classement de Pierre Moreau<sup>1</sup>, les aspirations religieuses de Chateaubriand s'organisent autour de trois axes principaux : pragmatique d'abord (qui est constamment en rapport avec l'événement), esthétique et sentimental ensuite (dominé par son imagination), et enfin social (où la pensée de la Providence s'associe à celle du progrès). Dans la présente étude, à partir de l'exotisme américain (*Voyage en Amérique*<sup>2</sup>, *Mémoires*<sup>3</sup>) et la confrontation de l'amour et des religions dans les *Aventures du dernier Abencérage*<sup>4</sup>, en passant par la religion du cœur définie dans le *Génie du christianisme*<sup>5</sup>, qui est inséparable à son tour du spectacle de la nature (*Les Martyrs*<sup>6</sup>), nous abordons l'opposition entre le phénomène de désacralisation sous la Révolution et le processus de resacralisation par le génie pour terminer avec les idées chateaubrianes sur le perfectionnement de la société.

**Les Sauvages et l'exotisme américain**

Les « sauvages » de l'Amérique excitent la curiosité des Européens du XVIII<sup>e</sup> siècle qui les considèrent comme un objet d'observation particulièrement révélateur de nos origines (l'homme de la nature, les premières sociétés) ou bien comme des êtres qui n'ont point conservé l'état de la nature ; la problématique de la loi naturelle anime de multiples débats depuis Hobbes et Grotius jusqu'à Rousseau. L'exotisme américain n'apparaît pas avec Chateaubriand (cf. Smith, Lingon, Steele, Dorat, Chamfort ou encore Voltaire et Marmontel), et l'Européen sauvé par une sauvagesse qu'il aime est un thème très à la mode dans la littérature du XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>7</sup>. Chateaubriand élimine complètement la question de l'origine posée par les penseurs du XVIII<sup>e</sup> siècle et s'interroge sur la dégradation et la fin des

<sup>1</sup> Cf. MOREAU, Pierre, « La Religion de Chateaubriand ». *La Table ronde*, février 1968, p. 18-31.

<sup>2</sup> *Voyage en Amérique* dans *Œuvres romanesques et voyages 1* / texte établi, présenté et annoté par Maurice Regard, Paris : Gallimard, 1988, LXX-1420 p. (Coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 209).

<sup>3</sup> Notre édition de référence pour les *Mémoires d'outre-tombe* est celle de M. Jean-Claude Berchet, parue chez Bordas (coll. « Classiques Garnier ») : tome I, livres I-XII, en 1989 ; tome II, livres XIII-XXIV, en 1992 ; tome III, livres XXV-XXXIII, en 1998 ; tome IV, livres XXXIV-XLII, en 1998).

<sup>4</sup> *Atala ; René ; Les Aventures du dernier Abencérage* / édition présentée et annotée par Jean-Claude Berchet, Paris : Flammarion, 1996, 313 p. (Coll. « GF », 862).

<sup>5</sup> *Essai sur les révolutions ; Génie du christianisme* / texte établi, présenté et annoté par Maurice Regard, [Paris] : Gallimard, 1978, XV-2089 p. (Coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 272).

<sup>6</sup> *Les Martyrs, ou le triomphe de la religion chrétienne* dans *Œuvres romanesques et voyages 2* / texte établi, présenté et annoté par Maurice Regard, Paris : Gallimard, 1986, 1811 p. (Coll. « Bibliothèque de la Pléiade »).

<sup>7</sup> Cf. CHINARD, Gilbert, *L'Exotisme américain dans l'œuvre de Chateaubriand*, Genève : Slatkine reprints, 1970.

civilisations. Cette transformation paradigmatique<sup>8</sup> de l'enseignement de l'étude du comportement des sauvages américains déplace le centre d'intérêt au point final, au lieu de scruter un commencement lointain et vague. Son regard sur les sauvages de l'Amérique est désormais constamment orienté vers le souvenir des défunts, les rites mortuaires se situent au cœur de cette civilisation. Tout leur passé se condense dans leurs monuments funèbres ; en les séparant de leur tombeau, on leur enlève leur passé, donc leur histoire :

*Rien de tout cela aux peuples de la solitude : leur nom n'est point écrit sur les arbres ; leur hutte, bâtie en quelques heures disparaît en quelques instants ; la crosse de leur labour ne fait qu'effleurer la terre, et n'a pu même élever un sillon. Leurs chansons traditionnelles périssent avec la dernière mémoire qui les retient, s'évanouissent avec la dernière voix qui les répète. Les tribus du Nouveau-Monde n'ont donc qu'un seul monument : la tombe. Enlevez à des sauvages les os de leurs pères, vous leur enlevez leur histoire, leurs lois et jusqu'à leurs dieux ; vous ravissez à ces hommes, parmi les générations futures, la preuve de leur existence comme celle de leur néant.*<sup>9</sup>

Plus que les européens, ils ne perdent jamais de vue le souvenir des morts : c'est un processus de sacralisation qui passe par la religion des tombeaux. Cet exemple montre bien la nécessité d'adopter résolument une nouvelle approche : loin de suivre la voie des encyclopédistes sur les pas de Cook et de Bougainville, l'écrivain exprime sa conviction de retrouver au cœur de toute religion, et dans celle des sauvages de l'Amérique en particulier, un lien consubstantiel entre la mort et les choses sacrées. Leur religion est donc la religion des tombeaux, et il est significatif de voir ce que la rédaction du *Génie du christianisme* doit à cette position chateaubrianesque face aux thèmes funéraires. Le deuil américain devient ainsi le centre symbolique de toute réflexion sur l'aspect religieux du monde des sauvages.

### **L'amour et la religion dans les *Aventures du dernier Abencérage***

« Tout me lasse : je remorque avec peine mon ennui avec mes jours, et je vais partout bâillant ma vie »<sup>10</sup>. Le désenchantement, le mal de vivre, une lassitude dédaigneuse, l'abandon, les malheurs de la solitude : la naissance des *Aventures du*

---

<sup>8</sup> « On verra que le paradigme nouveau introduit par Chateaubriand dans la réflexion sur les sauvages est celui de la mort du religieux, de la fin de la religion comme mode d'être au monde et de concevoir son propre être. Les positions des philosophes - y compris celles de Rousseau, en l'occurrence - qui ont contribué à la disparition du religieux, sont intégrées et repensées à l'intérieur de la question nouvelle que posera Chateaubriand. Cette question, pense-t-il, fait apparaître la faillite du XVIII<sup>e</sup> siècle, autant en Amérique, par la marginalisation ou l'acculturation du polythéisme indien, qu'en Europe par l'écrasement du christianisme : le XVIII<sup>e</sup> siècle, parachevé par la Révolution française, a conduit l'homme à la phase mortelle du *désenchantement du monde*. », REICHLER, Claude, « Le Deuil et l'enchantement dans les textes américains » dans Chateaubriand, *le tremblement du temps* : actes du Colloque de Cerisy [13-20 juillet 1993], dir. par Jean-Claude Berchet et Philippe Berthier / textes réunis et présentés par Jean-Claude Berchet, Toulouse : Presses universitaires du Mirail, 1994, p. 158.

<sup>9</sup> *Mémoires*, tome I, p. 413-414.

<sup>10</sup> *Mémoires*, tome I, p. 446.

*dernier Abencérage* (rédigées en 1810) est profondément liée à ces déserts intérieurs dont René et Rancé sont les figures emblématiques. Les récits chevaleresques des temps héroïques réhabilitent les valeurs aristocratiques dans l'univers imaginaire transposé au moyen âge selon les meilleures traditions du roman grenadin. Chateaubriand se détourne d'une réalité historique au moment où l'armée napoléonienne fait sa marche sanglante sur le sol espagnol.

« C'est en vain qu'il parcourt les coteaux du Douro et du Xénil, pour y cueillir des plantes au lever de l'aurore : la fleur qu'il cherche maintenant, c'est la belle chrétienne »<sup>11</sup> : au cœur de l'*Abencérage*, on retrouve la confrontation de la passion amoureuse et la religion qui s'enracine dans cet espace surchargé de réminiscences historiques. « Tous les cinq jours on priaît dans la mosquée, en se tournant vers Grenade. On invoquait Allah, afin qu'il rendît à ses élus cette terre de délices » (p. 204) : le souvenir des batailles des Maures et des Chrétiens réapparaît de mille façons (du frêne de Grenade évoquant le combat de Muça, jusqu'à la fontaine du Pin). A travers cette fin de la chevalerie et cette impossibilité de s'élever à la gloire des ancêtres, on retrouve l'expérience d'un mal de vivre (cf. don Carlos (=René ?), témoin des massacres de Cortez au Mexique et de la bataille de Pavie).

L'enchanteresse irrésistible qu'est Blanca, cette beauté parfaite comparable aux filles séduisantes qui peuplent le paradis du Coran, apparaît dans son costume noir et est bien loin des stéréotypes féminins, et ce sur plusieurs points (énergie virile, etc.). La fille de don Rodrigue, dont la Zambra lascive fait un effet extraordinaire sur Aben-Hamet, ne connaît pas tout de suite le nom du jeune homme : la naissance de l'amour dissimule miraculeusement cette différence religieuse qui s'avèrera décisive pour leur destin (annoncé par leur visite de l'Alhambra : les fragments d'une inscription arabe sur le mur du palais, la légende d'Aben-Hamet et de l'Altaïma, ou encore la tache de sang sur le marbre de la fontaine). Sous l'effet magique de l'amour, Aben-Hamet se laisse entraîner par le christianisme : « Après tout, se disait-il, le Dieu des chrétiens est peut-être le Dieu véritable ? Ce Dieu est toujours le Dieu des nobles âmes, puisqu'il est celui de Blanca, de don Carlos et de Lautrec » (p. 234). Il est étonnant que cet amour, qui s'annonce plus fort que tous les obstacles, ne puisse rien contre l'attachement à la religion de leurs pères. L'honneur s'avère plus puissant que l'amour, ce refus est un acte de grandeur : « “ Sois chrétien ”, disait Blanca ; “ Sois musulmane ”, disait Aben-Hamet, et ils se séparèrent encore une fois sans avoir succombé à la passion qui les entraînait l'un vers l'autre » (p. 226). Cette impossibilité de s'élever au-dessus des hostilités interminables et ancestrales est non seulement l'échec de l'amour, mais aussi la subversion totale du genre troubadour<sup>12</sup>.

---

<sup>11</sup> *Aventures du dernier Abencérage*, p. 211.

<sup>12</sup> Cf. les analyses de GLAUDES, Pierre, « Chateaubriand troubadour », p. 41-74 dans *Chateaubriand, le tremblement du temps*.

### **La religion du cœur et la genèse du *Génie du christianisme***

Entre l'*Essai historique sur les révolutions anciennes et modernes considérées dans leurs rapports avec la révolution française* (le 18 mars 1797), composé sous la menace de la mort, et le *Génie du christianisme* (le 14 avril 1802) on peut constater un changement significatif car les débuts imprégnés d'une certaine impiété se métamorphosent en une défense de la religion chrétienne. Le *Génie* n'est pas une tentative qui s'oppose complètement à l'*Essai*, mais ce dernier, en essayant de combattre les principes de la foi chrétienne et de les condamner, prépare la conversion de Chateaubriand qui, plongé dans une difficulté insoluble de poursuivre ses attaques inutiles contre le christianisme, prend la défense de la foi : son *Génie du christianisme* développe le programme des défenseurs du christianisme et plus particulièrement certaines pages de l'*Esprit des lois* de Montesquieu. Les encouragements de son ami Fontanes, et surtout la volonté de répondre à la *Guerre des dieux* révoltante de Parny sont à l'origine de la rédaction d'un opuscule « sur la religion chrétienne » (en 1799). Chateaubriand n'est pas encore empreint de cette foi inébranlable lorsqu'il commence à se pencher sur son manuscrit intitulé *La Religion chrétienne par rapport à la morale et à la poésie* ; mais au fur et à mesure qu'il rédige, ses certitudes spirituelles deviennent de plus en plus profondes et sincères. N'oublions pas toutefois la nouvelle de la mort de sa mère (le 31 mai 1798 à Saint-Servan) et de sa sœur, Julie de Farcy (le 26 juillet 1799), qui représentent des étapes décisives vers sa conversion, dont sa lettre du 25 octobre 1799 à Fontanes atteste la sincérité et la profondeur.

Les aspects esthétique-sentimentaux et imaginaires se complètent et se mêlent dans ses convictions religieuses ; le fond romantique de l'âme de l'écrivain habité par le « vague des passions » est transcendé par la lumière de ses souvenirs de Plancoët et de Dol : Chateaubriand est à la recherche de la foi sans pouvoir renoncer aux contradictions intérieures de l'acceptation et du refus du divin. Dans sa pensée religieuse<sup>13</sup>, Chateaubriand reste à la fois un disciple de Rousseau (cf. l'isolement indispensable à l'élévation de l'âme, le lien intime entre la nature et son créateur), et celui de Pascal : l'écrivain nous donne le vertige face au spectacle grandiose de l'univers qui fait sentir le néant ridicule de l'homme, mais il témoigne de sa grandeur, de son intelligence qui vient de Dieu, car toutes les sciences, toutes les recherches humaines sur le monde qui nous entoure se cristallisent autour de la puissance divine qui est au centre et dont le savoir de l'homme moderne, au lieu de remettre en question son existence, constitue la preuve de plus en plus solide et irréfutable.

---

<sup>13</sup> « La pensée religieuse de Chateaubriand s'exprime en termes qui doivent beaucoup à Rousseau : c'est en dehors de l'agitation du monde social que l'âme humaine peut s'élever, non seulement au-dessus des passions - c'est-à-dire, d'une façon générale, de tout ce qui concerne notre vie psychique -, mais encore au-dessus des apparences. (...) François René se plonge dans les déserts et découvre Dieu derrière chaque brin d'herbe. Mais son attitude philosophique en matière religieuse demeure essentiellement pascalienne. (...) l'intelligence humaine se sent prise de vertige (...), [il] s'opère la fusion extatique avec l'immensité de l'univers dans laquelle l'être humain, de pauvre petit aventurier qu'il était, devient un visionnaire. », MARKALE, Jean, *Chateaubriand, au-delà du miroir*, Paris : Imago, 1986, p. 165.

La religion du cœur, du symbolisme chrétien, est-elle compatible avec ce christianisme réhabilité que l'auteur du *Génie* offre à ses lecteurs ? Cette foi catholique qui exalte l'imagination (contrairement au protestantisme qui, dans cette perspective, s'avère infiniment moins fascinant), cette poésie des ruines et des harmonies de la nature décrite à la manière d'un Bernardin de Saint-Pierre représente un hymne éternel à la beauté. L'interdépendance de la religion de Joubert et celle de Chateaubriand ne fait aucun doute car le caractère pratique de leurs convictions religieuses préoccupe constamment leurs esprits. Le christianisme politique et social de Chateaubriand, fondé sur les valeurs morales de la foi chrétienne, met en lumière l'importance du devoir. Qu'il s'agisse de la *Vie de Rancé* ou des *Mémoires*, le sentiment religieux ne passe jamais par le renoncement de soi ; le Moi qui s'inscrit dans l'histoire des hommes ne cesse d'admirer un christianisme porteur des beautés qui provient des époques millénaires. Le christianisme de Chateaubriand, tout en épousant les perspectives ouvertes par Lamennais (et non pas celles de Volney), se montre inséparable de cette vision inquiétante qui oscille entre la certitude absolue du rayonnement de la croix et le néant de sa dissolution menaçante comparable au temps de Julien.

### **Le spectacle de la nature et Dieu**

Devant l'extase provoquée par la contemplation de la nature qui ne cesse d'affirmer la présence magnifique des puissances divines dans un panthéisme extraordinaire, il n'existe qu'un seul moyen d'échapper à ce sentiment d'impossibilité de la renaissance : l'écriture. L'acte d'écriture, armé d'une culture européenne, trouve sa voie et promet la victoire de la mémoire sur l'oubli. Les personnages des *Martyrs*, inscrits dans un paysage méditerranéen, perçoivent la grandeur du Créateur à travers la nature, mais la présence de Dieu n'implique pas une expérience narcissique du moi. La solitude devant la mer, devant ce symbole maternel, ainsi que d'autres archétypes de la nature témoignent d'un symbolisme profond au sein de ces passages sur le paysage. Mais l'évocation de la maternité est inséparable de celle de la mort et de la renaissance. La mélancolie de la lune, l'épisode du tombeau de l'enfant et le fleuve sont tous porteurs des traces de la mort dans le paysage des *Natchez*. Le paysage culturel s'oppose au paysage sauvage, la tradition culturelle de l'Antiquité païenne - qui se perpétue à travers Cymodocée et Eudore dans le christianisme - révèle une interprétation de la nature qui débouche sur une transcendance :

*Des fleurs et des fruits humides de rosée, sont moins suaves et moins frais que le paysage de Naples, sortant des ombres de la nuit. J'étais toujours surpris en arrivant au portique de me trouver au bord de la mer : car les vagues dans cet endroit faisaient à peine entendre le léger murmure d'une fontaine. En extase devant ce tableau, je m'appuyais contre une colonne ; et, sans pensée, sans désir, sans projet, je restais des heures entières à respirer un air délicieux. Le charme était si profond, qu'il me semblait que cet air divin transformait ma propre substance, et qu'avec un plaisir*

*indicible je m'élevais vers le firmament comme un pur esprit. Dieu tout-puissant ! Que j'étais loin d'être cette intelligence céleste dégagée des chaînes des passions ! Combien ce corps grossier m'attachait à la poussière du monde, et que j'étais misérable d'être si sensible aux charmes de la création, et de penser si peu au Créateur !*<sup>14</sup>

Les *Natchez* et les *Martyrs* se nourrissent du modèle de la Bible et des ouvrages de Milton ; leur statut générique les rapproche tantôt du roman, tantôt de l'épopée. Le paysage classique subit l'influence, d'une manière évidente, des textes de Virgile, d'Homère et du Tasse. Qu'il s'agisse d'un paysage de l'Amérique sauvage, avec ses aspects mystérieux et paradisiaques ou de celui de la Méditerranée dont chaque pierre est porteuse d'un passé historique particulièrement riche, l'immensité de la nature communique ses dimensions cosmiques au moi solitaire pour l'élever vers Dieu.

### Révolution et désacralisation

La profanation du monastère des Cordeliers est un exemple éclatant de ce processus de désacralisation qui provoque l'indignation profonde de Chateaubriand. Cette violation sacrilège du couvent aboutit à l'évocation de la mort qui attend ces criminels dont l'échec est décrit à l'aide d'un vocabulaire religieux pour décrire la fin de ces monstres attachés au culte de la mort :

*Les ligueurs fanatiques avaient donc cédé à nos révolutionnaires philosophes le monastère des Cordeliers, comme une morgue. Les tableaux, les images sculptées ou peintes, les voiles, les rideaux du couvent avaient été arrachés ; la basilique, écorchée, ne présentait plus aux yeux que ses ossements et ses arêtes. Au chevet de l'église, où le vent et la pluie entraînent par les rosaces sans vitraux, des établis de menuisiers servaient de bureau au président, quand la séance se tenait dans l'église.*<sup>15</sup>

La mort, souhaitée et convoitée par ces prêtres de l'assassinat, finit par les emporter à leur tour, mais cette destruction est stérile, le gouffre qui les engloutit ne conserve pas la promesse d'un retour solennel aux yeux de la postérité. Il faut sentir la haine de Chateaubriand à l'égard de ces blasphémateurs dont la mort ne lui inspire pas la moindre considération : ni le mépris de Desmoulins, ce « sans culotte Jésus », à l'égard du tribunal de Fouquier-Tinville qui le condamne à mort, ni la fin de Marat assassiné dans sa baignoire ne sont capables de l'émouvoir et il se rebiffe contre Chénier et David qui ne dédaignent pas éterniser l'image du bourreau sacrilège et l'élever à la dignité du héros.

Le culte éphémère des assassins retombe dans son propre néant sous l'effet de la vraie lumière de la religion chrétienne, les faux-prêtres de la Révolution s'effacent devant les beautés millénaires du christianisme. Les esprits

---

<sup>14</sup> *Les Martyrs*, p. 175-176.

<sup>15</sup> *Mémoires*, tome I, p. 484-485.

révolutionnaires sont allés trop loin, ils exigent une rupture impossible avec le passé qui serait le seul fondement durable pour les constructions récentes. En détruisant ses liens avec la religion et les ancêtres, la Révolution est dépourvue de ses points d'appui et ne constitue qu'une impasse ; mais si cette nouvelle voie ne peut pas être durable, le retour à l'état antérieur de la société n'a plus de sens.

### Processus de resacralisation à travers le génie

« S'il est une vie qui doive faire désespérer du bonheur pour les hommes de talent, c'est celle du Tasse » : toute la vie de ce poète fou et captif<sup>16</sup> sera placée sous le signe d'un génie persécuté, mais dont l'œuvre incomprise et la souffrance sont la condition nécessaire à sa *rédemption*<sup>17</sup>. Après une enfance miséreuse et misérable (pauvreté, exil, orphelin de mère), il sera accueilli par la cour d'Alphonse II à Ferrare où il compose les stances de la *Gerusalemme*, pour être ensuite emprisonné à la suite des premiers signes de sa folie. Après son évasion et son retour à Ferrare, le duc l'enferme dans une maison de fous où « on [lui] refusait (...) de l'encre, des plumes, du papier » :

*Que cherche-t-on à Ferrare ? la demeure d'Alphonse ? non, la prison du Tasse. Où va-t-on processionnellement de siècle en siècle ? au sépulcre du persécuté ? non, au cachot de persécuté. (...) A ces martyrs de l'intelligence, impitoyablement immolés sur la terre, les adversités sont comptées en accroissement de gloire ; ils dorment au sépulcre avec leurs immortelles souffrances, comme des rois avec leur couronne. (p. 438)*

La longue évocation de Torquato Tasso dans sa prison ainsi que ses visions pendant sa captivité font du poète l'archétype du génie qui, dans ses souffrances, rejoint l'image du Christ. Lorsque le Tasse se retire au couvent de Saint-Onurphe, « le chaire de la *Jérusalem* » devient un modèle pour Chateaubriand qui pense, lui-même, à finir ses jours dans cet édifice profondément symbolique : « voyez ce que la foi ajoute de beauté à la mort ». Les projets des « travaux nécolithes » d'un monument funéraire digne du poète ont été refusés : la simplicité chrétienne de la tombe à Saint-Onurphe contraste avec les monuments qui jettent leur ombre sur les roses de la prison de « l'Homère italien » :

*Les bâtiments dans lesquels s'enclôt aujourd'hui la prison du Tasse dépendent d'un hôpital ouvert à toutes les infirmités ; on les a mises sous la protection des saints : Sancto Torquato sacrum. A quelque distance de la*

<sup>16</sup> *Mémoires*, tome IV, p. 425-439.

<sup>17</sup> « Jamais Chateaubriand, entraîné peut-être par le titre et le thème du chef-d'œuvre du Tasse, n'est allé aussi loin dans l'idée que la poésie, la littérature opèrent vraiment une *rédemption*. Chaque artiste véritable, saisi d'une « folie » qui s'apparente cette fois à celle du Calvaire, recommence la passion de Jésus : il vient dans le monde pour l'éclairer, et *sui eum non receperunt*. Mis au tombeau, sa parole triomphe après lui, elle est enfin reconnue comme parole de vérité. Rituel d'un sacrifice qu'on peut bien qualifier d'eucharistique, puisque le message du poète, désormais partagé par tous, devient verbe de vie, objet de communion. », BERTHIER, Philippe, « Dernières italiques » dans *Chateaubriand, les Mémoires d'outre-tombe, 4<sup>e</sup> partie*, Paris : Société d'édition d'enseignement supérieur, 1990, p. 140.

*loge bénie est une cour délabrée ; au milieu de cette cour, le concierge cultive un parterre environné d'une haie de mauves ; la palissade, d'un vert tendre, était chargée de larges et belles fleurs. J'ai cueilli une de ces roses de la couleur du deuil des rois, et qui me semblait croître au pied d'un Calvaire. Le génie est un Christ ; méconnu, persécuté, battu de verges, couronné d'épines, mis en croix pour et par les hommes, il meurt en leur laissant la lumière et ressuscite adoré. (p. 439)*

Le sort de « ce fils des Muses » associé aux souffrantes et à la résurrection du Christ, établit un lien extraordinaire entre « l'éclat impérissable » de la création artistique et l'immortalité des choses sacrées. Le modèle chrétien de ce mythe littéraire, dont la vie du Tasse est l'illustration emblématique, apparaît comme un processus de resacralisation à travers le génie, à travers « cette société d'illustres égaux se révélant les uns aux autres par des signes, se saluant et s'entretenant ensemble dans une langue d'eux seuls comprise »<sup>18</sup>.

### **Le perfectionnement de la société**

Vers 1820, Chateaubriand avait une vision sombre du perfectionnement de la société, comme en témoignent ses articles dans *Le Conservateur* (octobre 1818-mars 1820). Les progrès « physiques » s'organisant autour de l'intérêt au détriment des mœurs, ces changements incontestablement positifs sur le plan purement matériel, représentent le danger imminent d'une décadence morale. En faisant oublier l'honneur et le devoir, on déracine un peuple aveuglé par les doctrines des « esprits spéciaux » qui orienteraient désormais leur regard vers le bas, vers une platitude irrémédiable.

Dans ses *Œuvres complètes*, Chateaubriand exprime une espérance nouvelle construite précisément sur la possibilité même de la perfectibilité de l'homme qui continue sa marche grandiose vers l'accomplissement de la liberté universelle<sup>19</sup>. La liberté de la presse est une étape importante de cette évolution, et Chateaubriand se livre à la défense obstinée de cette cause (sur cette question, sa conception est plus nette dans ses *Œuvres complètes* que dans ses articles du *Conservateur*). Christianisme, liberté et progrès sont étroitement liés, le caractère progressif du christianisme apparaît comme une nécessité absolue pour bien comprendre la vérité ultime de Dieu : au fur et à mesure que celle-ci se révèle pour l'homme, une nouvelle étape de sa longue ascension se trouve accomplie. Chateaubriand, à la recherche de cette liberté qui rayonne dans l'avenir, prophétise une confiance formidable dans la foi catholique qui doit nous guider vers des « destinées nouvelles ».

---

<sup>18</sup> *Mémoires*, tome I, p. 614.

<sup>19</sup> Cf. *Grands écrits politiques / présentation et notes* par Jean-Paul Clément, Paris : Imprimerie nationale éd., 1993, 2 vol., 796 p., (Coll. « Acteurs de l'histoire »).